Le parlement des cigognes
Valère STARASELSKI

Extrait

II

Au matin, derrière les hautes et doubles fenêtres de l'hôtel toutes garnies de lourds rideaux festonnés, le jour n'en finissait pas de se lever. L'aube durait. On aurait dit qu'un reste de nuit gisait au-dehors. Cependant, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, ce jour gris, ce jour couleur ciment, s'annula brusquement. Car se produisit ce prodige quotidien : le lever du soleil. Un gros soleil rouge, à la fois doux et resplendissant apparut. Durant l'espace d'un moment, la lumière qu'il dispensait rendit les toits enneigés de Cracovie d'une incroyable couleur orangée.

Un peu plus d'une heure plus tard, le petit groupe de jeunes gens, qui avait accepté la proposition lancée la veille par David de partir en jogging de l'autre côté de la Vistule, se retrouva à pied d'œuvre rue Stawkowska. La couleur du soleil avait tourné au jaune éclatant. De temps à autre, provoquant chaque fois surprise puis rires et cris étouffés, d'épais pans de neige dévalaient tout à coup des toits pour s'affaler en un bruit furtif et feutré au milieu de la rue déserte.

Se trouvaient là, disposés en cercle et sautillant sur place, le frêle et presque encore adolescent Cyril qui ne tenait pas en place, la rousse Charlotte toujours très mutine et prête à rire de tout, le plantureux et pâle Maxime, la discrète et pourtant très présente Katell ainsi que David. Habités de ce qu'ils nommaient des *runnings*, tous avaient revêtu une tenue de sport à la mode, c'est-à-dire aux inscriptions colorées sur fond noir ou bleu. Gantés, bonnetés, leurs jets d'haleine bien visibles dans le froid sec, ils s'employaient présentement à sans cesse sauter d'une jambe sur l'autre, à taper dans leurs mains pour se réchauffer. D'abord partant, Théo le persifleur avait considéré sa tasse de thé et son assiette chargée de charcuterie pour finalement décliner l'offre, quant à Zahia, comme annoncé, elle était encore dans son lit à dormir à poings fermés...

Promis ! avait clamé David sur les marches de l'escalier monumental de l'hôtel : ils seraient rentrés bien avant onze heures, une douche et chacun aurait tout loisir d'aller vaquer à ses occupations jusqu'au soir. Et puis l'avion de retour ne décollait le lendemain qu'à seize heures trente, question visite ou shopping, ça laissait du temps et de quoi faire ! Une bonne course à pied matinale, rien de tel pour purger de bonne façon le reste de la tension accumulée durant le stage. Et puis, quand même, de l'autre côté de la Vistule, c'était l'ancien Empire austro-hongrois.

– Astro quoi ?

– Laissez, je vous expliquerai en chemin !

Ainsi parlait le jeune David qui fournissait de la sorte un prompt et vague accusé de réception à la question de Cyril qui semblait déjà avoir oublié.

Charlotte avait froid, le pourtour de ses yeux blanchissait tandis que le sang affluait à ses pommettes couvertes de taches de bonheur, comme elle les appelait. Cela faisait rire Maxime. Les autres n'ouvraient pas la bouche, mais piétinaient avec impatience...

Alors, arborant un air sérieux, ils s'étaient élancés à courtes mais rapides foulées. Disposés sur toute la largeur de la rue pavée, ils avançaient en ligne frontale.

Quelques furtives silhouettes de religieuses glissaient sur les trottoirs puis disparaissaient à l'intérieur d'un bâtiment, une congrégation aux murs austères, sans qu'ils y prennent vraiment garde. Mis à part ces religieuses, les jeunes Français ne croisèrent aucune âme jusqu'au Rynek.

Là, sous un ciel devenu vaste, ils constatèrent que d'autres, des couples pour la plupart, eux aussi en vêtement de sport mariant le multicolore et le noir, sorte d'uniforme international des joggeurs, traversaient la place au pas de course. À croire, ce samedi matin, que les sportifs, des jeunes en majorité, s'étaient donné rendez-vous en ce point central d'une Cracovie encore quasi déserte et silencieuse.

Une équipe de nettoyage, des Hercules en combinaison épaisse, s'affairait autour d'une poubelle. Petites foulées toujours sur le sol mouillé et brillant du Rynek où la neige avait fondu, en laissant çà et là des grandes flaques d'eau tristes et les voici déjà engagés dans la rue Grodzka. Là, des passants indifférents, des tintements de tramways au loin, toute une rumeur citadine. Des vendeurs de *krakowski*, petits pains ronds au sel, installaient leurs antiques présentoirs de bois à roulettes. Autour, en un rituel inévitable, des pigeons piquaient de leur bec les quelques graines tombées au sol.

David, qui savait avoir à faire à des niveaux de compétence physique très différents, se trouvait en tête à mener le groupe à un train de touriste.

Cyril et Maxime qui fermaient la marche ne purent s'empêcher d'adresser d'ostentatoires révérences aux statues des douze apôtres alignées devant la fière église Saints-Pierre-et-Paul. Profitant qu'un tramway était à l'arrêt, on coupa la rue *Franciszkańska*. Bras levé, David fit signe de tourner à droite afin de contourner la colline du Wawel, où se dresse le fameux château des rois de Pologne, flanqué de la cathédrale nécropole *Wawelska*.

Katell s'était portée à sa hauteur. De quoi lui parlait-il ? Que lui disait-il, au juste ? Il ne le savait sans doute pas lui-même. C'est qu'en présence de la jeune femme, de nature plutôt réservée, voire taiseuse, lui, d'ordinaire assez assuré, perdait ses moyens. Si son cœur battait fort, si son rythme cardiaque était élevé et résonnait dans ses oreilles, la course à pied n'en était pas vraiment la cause.

Depuis leur première rencontre, le sentiment d'attraction que lui inspirait Katell, était allé crescendo et ne cessait de croître chaque jour de manière assez violente...

Oui, et ce dès le départ des jeunes stagiaires pour Cracovie, à l'aéroport de Roissy en France. C'était manifeste qu'elle lui en imposait. Et, à l'évidence, le jeune homme subissait les choses plus qu'il ne les comprenait. Toujours était-il que ce qu'il avait intégré consistait en cette réalité irrépressible : Katell, toute sa personne, l'impressionnait suffisamment pour lui enjoindre le respect.

Plus le temps passait en sa compagnie plus le garçon était intimidé. Aussi gagnait-il sur le temps en employant le mode de communication et les clichés en cours dans leur génération – elle avait vingt-et-un ans et lui vingt-trois. Cependant, il y avait des moments où lui, que certains de ses proches surnommaient parfois l'orateur, se trouvait à court. Alors, contraint et embarrassé, il s'exprimait d'une voix étouffée, en mots précipités. Puis, de mauvaise grâce et avec agacement, il cédait la place au silence. Oh, pas bien longtemps, mais assez pour que, dans ces circonstances inhabituelles de mise en fragilité, il se sente contraint de se laisser

aller à nouveau à un grand flux de paroles. C'est qu'il tâchait de masquer sa constante peur, son angoisse même de ne pas être à la hauteur, d'être rejeté. Et il se devait, surtout, de camoufler au mieux l'intensité des sentiments qui s'étaient peu à peu emparés de tout son être.

Non loin des larges et vastes quais sur lesquels, petites unités, les jeunes gens trottaient, la surface de la Vistule miroitait de mille feux. Sous un soleil impérial, l'impact du vent, un vent glacé et coupant, les saisit. Main posée sur son bonnet, l'autre en visière, David se retournait souvent pour s'assurer que la petite troupe suivait. Elle suivait...

Encore quelques foulées et ils passèrent devant l'église des Paulins qui seule et majestueuse trônait face au fleuve. Là, ils obliquèrent à l'intérieur de Kazimierz, l'ancien quartier juif...

Quelque chose avait changé. Sans doute la soudaine intensité du silence. Il n'y avait plus de vent. Un silence d'aquarium. Peut-être en raison de l'heure matinale ? Parlant haut, Cyril marqua son étonnement devant l'état de délabrement de certaines façades.

Puis il nota encore que la plupart des immeubles semblaient n'avoir pas été nettoyés depuis des siècles. Et, dans la suite, il ajouta, voulant préciser son impression, que le temps lui paraissait s'être arrêté. Charlotte, qui possédait un timbre de voix très particulier, quelque chose qui venait de la gorge et qui le rendait inimitable, approuva pendant que les autres jetaient des regards interrogateurs autour d'eux. Ce à quoi David répondit d'abord, comme en passant, qu'ainsi étaient les Slaves ! À savoir, pas trop versés dans les finitions ! Après le temps de quelques respirations, il ajouta que la réflexion de Cyril n'était pas tout à fait fausse puisque, vingt ans plutôt, Steven Spielberg avait en grande partie tourné le fameux film sur la Shoah, *La liste de Schindler*, ici même. Oui, dans les années quatre-vingt-dix, dans ces mêmes rues qu'ils empruntaient là, maintenant... Il récupéra du souffle pour annoncer qu'il y avait aussi un autre ancien quartier juif, de l'autre côté de la Vistule. Et que le ghetto où les nazis avaient parqué les Juifs de Cracovie, dès 1939, se situait précisément dans cet autre quartier, un quartier nommé Podgórze. Justement, ils y allaient...

Le pont de fer qui franchissait la Vistule et qui menait à Podgórze était livré à d'incessantes rafales de vent. Le fleuve était large en cet endroit et ses flots grisâtres accroissaient encore la sensation de froid. La distance qui séparait les deux rives, leur parut sans fin. Le vent, qui portait une violente odeur de froid et de fer, leur cinglait la figure. Chacun avançait, rentrant peu ou prou sa tête dans les épaules et grimaçant à qui mieux mieux. C'était à qui ajustait son bonnet au plus près, à qui relevait son col afin d'y enfouir son menton. Toujours est-il que pas une parole ne fut émise jusqu'à ce que l'autre rive soit atteinte.

Venant du lointain, on entendit un bruit de ferraille puis un fracas de fer, un tramway bleu les doubla. Se protégeant de la puissance du vent d'hiver comme ils le pouvaient, ils parvinrent à Podgórze au pas de course.

À l'opposé des villes françaises, les villes polonaises offrent un aspect moins ramassé, tout y est plus large, espacé, un peu à la manière monumentale italienne et russe. Cela les étonna.

Le quartier Podgórze ne leur inspira rien de particulier. Il est vrai qu'ils étaient occupés par leur lutte contre le vent qui perdurait au milieu des rues vides. Mais lorsqu'ils foulèrent les dalles du Rynek de ce quartier, en d'autres termes la place du Marché, d'emblée les hautes et

élégantes tours de l'église Saint-Joseph, frappées en cet instant par la lumière d'or du soleil, attirèrent leurs regards admiratifs. Après un temps, leurs yeux découvrirent les édifices et les maisons qui bordaient la place. Le vent avait molli, ne soufflant plus que par courts moments. Le silence là aussi régnait, laissant chacun d'eux envahi par le bruit de son propre corps.

Les jeunes gens stationnèrent sur la place, imitant la course ou bien agitant leurs pieds en raison du froid. C'est qu'ils étaient contraints de patienter car, sous le coup d'un accès d'énervement, David cherchait le chemin. Un froid immobile comme de la glace semblait s'être emparé de la place. Enfin, d'un air assuré et soulagé, il pointa son doigt ganté en direction de l'église Saint-Joseph, derrière laquelle se dresse une colline boisée.

– Si l'on suit le parc par la rue qui monte en face, on peut aller jusqu'au tertre de Krak.

– Let's go ! s'exclama Charlotte qui s'élança la première.

La rue Rekawka, car telle était son nom, offrait une pente terriblement raide. De face, elle avait l'apparence d'un mur.

– Très british, l'église ! apprécia Maxime lorsqu'il passa devant les tours de briques de Saint-Joseph.

Après quelques mètres parcourus, en raison de la très forte pente et du vent qui s'était remis à souffler, le rythme tomba à l'égal de celui de la marche. Les uns comme les autres s'évertuaient à ne pas perdre leur souffle. Des gouttes puis des filets de sueur apparurent sur les fronts et les tempes. Face à eux, les aveuglant, le soleil brillait tandis que le vent les repoussait. Si, à commencer par David, ils marquaient le pas, personne ne s'arrêta. Question de fierté...

Plutôt que de s'engager dans le joli parc tout enneigé à main droite, David se retourna sans interrompre sa course effectuée à très petits pas, pour proposer de poursuivre sur la route principale. Manquant d'oxygène, personne n'était en mesure de répondre à l'exception de Cyril qui, désignant du bras les grosses et belles bâtisses qui encadraient la rue, cria de manière entrecoupée que cela lui rappelait les maisons des films de Walt Disney.

Enfin, suivant presque au pas cette rue Rekawka qui n'en finissait pas de monter, le sommet de la colline fut atteint par l'endurante petite troupe.

Là, sur le sol, la couche de neige était intacte tandis qu'elle moutonnait sur les branches des arbres qui faisaient une espèce de pergola au-dessus d'eux.

À présent, ils évoluaient sur du plat et la marche avait succédé à la course, car Maxime donnait de sérieux signes d'essoufflement et Charlotte se plaignait d'un point de côté.

La neige craquait doucement sous leurs pas. Ils avançaient en silence et en se protégeant les yeux, car par moments éclairés par de larges taches du soleil qui s'immisçaient à travers les branchages. Par ailleurs, l'odeur de la neige avait pour effet, malgré un froid plus intense, de dilater leurs narines.

Soudain, Cyril éclata de rire au spectacle de la vapeur qui s'échappait des vêtements de ses camarades qui tous avaient le visage baigné de sueur. La bonne humeur reprit le dessus et, après quelque cinq cents mètres de marche, ils trouvèrent une passerelle piétonne métallique qui, s'avérant être très haut perchée, enjambait et une autoroute et une ligne de chemin de fer.

Le vent avait tout à coup cessé, le soleil qui avait monté dans un ciel devenu très bleu, brillait avec une intensité presque agressive tandis que le fer de l'ouvrage, la peinture verte écaillée, rajoutaient à la sensation de froidure.

Depuis le haut de la passerelle, ils considérèrent les immenses cheminées fumantes de l'usine sidérurgique de Nowa Huta, images saisissantes pour eux qui se pressèrent contre la rambarde, où çà et là l'on avait accroché de petits cadenas de couleur, afin de mieux voir et surtout de commenter à loisir.

Au bas de l'escalier en colimaçon, ils s'approchèrent d'un feu allumé. Il était entretenu par des ouvriers occupés à nettoyer les buissons attenants à la voie ferrée.

Derrière un fouillis d'arbres, David montra du doigt le sommet du tertre de Krak et un chemin qui devait y mener. Seulement, ledit chemin était boueux à l'extrême, aussi opta-t-on pour une route asphaltée et surtout moins pentue !

Les visages affichaient des traits tirés, la peau plutôt pâle sauf chez Charlotte et ses taches de rousseur. Les yeux humides, Katell ne cessait de se moucher et Maxime, pour sa part, crachait toutes les trois minutes le plus loin et le plus discrètement possible. Cependant, sans doute en raison de l'oxygène absorbé depuis le départ, la gaieté semblait avoir élu domicile chez les participants à cette virée. Il est vrai que le soleil faisait resplendir la couche de neige encore épaisse en ces lieux plus froids et réveillait l'enfant en chacun d'eux. Ils se remirent à la course, non sans s'adresser des taquineries...

Ils ne surent pas comment mais, à un moment, ils se retrouvèrent en file indienne dans un étroit sentier qui longeait un cimetière épousant la pente d'une colline. À travers les arbres – il y en avait beaucoup dans le cimetière – une petite forêt de bouleaux ; ils s'émerveillèrent de ce que la neige recouvrait la totalité des tombes et des cippes. Dès que la course le leur permettait, leurs regards embrassaient ce spectacle rare offert par les rayons du soleil qui parvenaient à pénétrer jusqu'au sol, sur les tombes, y créant autant de taches de lumières minuscules, voire de petites clairières étincelantes. Plus loin, cette espèce de forêt ayant poussé sur ce champ des morts était transpercée de rayons obliques brumeux.

Le sentier finit par déboucher sur un escalier de bois tout de guingois, aux marches plus gluantes que glissantes. Il les conduisit jusqu'à une rue semblant ne mener nulle part. Ils l'empruntèrent, elle se jetait dans une large allée : l'entrée principale du cimetière. Une entrée monumentale.

Question d'éducation, ils cessèrent dans l'instant leur course pour adopter la marche. Des camionnettes appartenant à des vendeurs de fleurs et d'objets de culte occupaient les côtés de l'allée. Quelques visiteurs, le regard troublé par le chagrin ou l'angoisse, arrivaient à pied. Les jeunes Français prirent à rebours de l'entrée et rencontrèrent une étroite bande de macadam qui longeait une quatre-voies où fondaient toutes sortes de véhicules. Le bruit des pneus mouillés couvrait tout. Au milieu de cette artère routière, tel un sillon sombre, passait une ligne de tramway.

À un homme encore jeune qui fouillait une poubelle à l'aide d'un bâton, David demanda si la direction de la station de tramway Dwarcowa était bien celle qu'ils suivaient. Parce que telle était leur destination. Or, l'homme ne le comprenant pas, le Français dut s'y reprendre à plusieurs reprises, en s'appliquant à prononcer avec les intonations qu'il pressentait être correctes. Finalement, il y parvint car après une exclamation du quidam, sa figure s'éclairant tout à coup, celui-ci leur indiqua le chemin. Ils étaient sur la bonne route !

David le remercia avec une chaleur aussi excessive que soulagée tandis que Maxime le prévenait que d'autres groupes de coureurs à pied, des quadragénaires pour la plupart, se déplaçant dans la même direction qu'eux, se rapprochaient. Avancant de quelques pas, et tour à tour, chacun salua l'homme qui reprit sa fouille systématique de poubelle. Ce faisant, ils se laissèrent doubler puis, les uns après les autres, de manière décousue, s'élancèrent de nouveau.

David râlait. Il voulait quitter la proximité de la quatre-voies au plus tôt ! Oui, pour éviter de respirer les gaz ! Il s'expliquait : avec l'effort, les poumons dilatés, les particules s'incrustaient au plus profond des alvéoles !

À présent, il pestait contre ces Parisiens, enfin ces citadins, qui couraient aux heures de pointe ! Il ne comprenait pas comment leur cerveau fonctionnait ! D'ailleurs en possédaient-ils un pour se livrer à des actions si évidemment contre-indiquées...

Oh ! Une voie neuve, en tout cas récemment asphaltée, d'un noir dense, s'offrit à droite, on s'y engagea.

À présent, ils couraient en grappe. Devant leur champ de vision, sur leur gauche, un petit bois mal entretenu, des sols remués, voire défoncés par les chenilles des engins de travaux, un chantier, des structures en construction puis des immeubles d'habitation. Mais auparavant, sur leur droite, les restes de deux-trois petits bâtiments de briques rouges dont l'un comportait une cheminée, enfin de vieux murs prisonniers d'un inextricable fouillis de ronces.

– Qu'est-ce que c'est ? interrogea Cyril à haute voix.

À l'exception de David, on ne l'entendit pas. Il ne reçut aucune réponse.

Sans s'en formaliser, il rattrapa le groupe.

Respirant en cadence, les jeunes gens progressaient à petite vitesse sur un faux plat. Des immeubles encore flanqués de jardinets pour enfants et, tout à coup, à main droite, la vue dégagée, c'est-à-dire le soleil de dix heures qui éclairait vivement chaque parcelle d'une grande étendue tout entière recouverte de neige. Une sorte de très vaste terrain vague sans fin dont on devinait qu'il devait s'interrompre au pied d'une déclinaison : le tertre de Krak dont la surface blanche du sommet renvoyait une couleur aveuglante, immaculée. Et, par-dessus, le ciel immense presque infini à force d'être bleu.

À la vue d'une demeure isolée et, pour tout dire, assez sinistre d'aspect, d'un autre temps assurément, David stoppa net sa course. Et lâcha presque en criant : « C'est là ! »

On s'arrêta, trop heureux de pouvoir récupérer souffle et force.

– Quoi donc ? questionna vivement Maxime. (La figure trempée de sueur, il se tenait les côtés de son ample stature...) Cette maison, là ?

David attachait son regard au bâtiment sans desserrer les lèvres. On attendit sans comprendre, s'essuyant la sueur grasse du visage ou profitant de la pause pour se courber vers l'avant.

Trois automobiles étaient garées près de la maison, qui semblait sortie tout droit d'un film noir ; au loin, quelques joggeurs allaient et venaient, se déplaçant avec précaution pour éviter les flaques couvertes d'un mince mica de glace qui essaïmaient tout au long d'un chemin boueux, gras et noirâtre.

Plus loin encore, à quelque distance, ils reconnurent les Polonais qui les avaient doublés près de l'entrée du cimetière et qui, à présent, couraient en monôme.

Chacun, main en visière, regardait devant soi la neige ensoleillée.

Sans apporter la moindre explication à Maxime, se contentant d'une preste mimique, une fuyance indicible dans le regard, David proposa de continuer en repartant aussitôt au pas de course.

Il était le leader, on le suivit.

Très vite, ils furent à la hauteur de l'inquiétante maison grise dans la cour ouverte dans laquelle gisaient des jouets d'enfants. Il articula sans s'arrêter : « Si vous voulez, on peut suivre un peu cette route qui monte devant nous et puis retourner à l'hôtel. »

À cette annonce, on obtempéra joyeusement. Mais, comme cela montait, Maxime protesta. Charlotte le moqua tout en l'encourageant. Quant à Cyril, qui s'exprimait avec dans l'œil comme un perpétuel amusement, il désigna de la main un McDonald's avec son enseigne flambant neuve de l'autre côté de la quatre-voies. Puis il cria, s'époumonant : « Les Ricains ! »

Des pavillons récents, témoignant d'une certaine prospérité, se succédaient de chaque côté de la rue dont la pente s'accroissait au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ralentissant, David avisa – son regard s'était fait insistant – une bâtisse beaucoup plus ancienne que les autres, recouverte d'un crépi sale et flanquée d'échafaudages qui témoignaient de travaux de rénovation en cours. Une maison en noir et blanc qui, à l'évidence, jurait avec les autres. Une fois ce pavillon dépassé, David ralentit, adopta la marche puis offrit au groupe, qui accepta sans barguigner, ni plus ni moins, de faire demi-tour.

Dévalant la portion de route empruntée tant bien que mal quelques minutes plus tôt, ils rebroussèrent chemin au pas de course pour finalement retrouver et s'arrêter devant l'étrange et esseulée maison grise qui semblait être la gardienne du terrain vague.

Au pied de la curieuse bâtisse miroitaient des croûtes de glace translucides avec de l'eau noire par en dessous. À ce moment et en ce lieu, sur requête de Maxime, ils choisirent d'adopter désormais la marche pour le retour. Un court silence approbateur s'ensuivit. Court, car, d'une voix inconnue des autres, David le brisa.

– Là, en face, c'est Plaszów.

Comme ses camarades lui opposaient un mutisme aussi surpris qu'interrogateur, il laissa errer au loin son regard qui semblait vouloir capter le vide et poursuivit : « Le camp de Plaszów. Avant, à cet emplacement, il y avait deux cimetières juifs. Les nazis les ont détruits. Et les pierres tombales ont tout de suite servi à faire des routes. Ça s'est passé en 1942, quand on a construit le camp... Un camp de travail où on mourait beaucoup. Après, en 1944, c'est devenu un camp d'extermination... Il y a un monument mais on ne le voit pas d'ici. »

Il s'éclaircit la voix, marqua un temps d'arrêt et, baissant le ton, ajouta :

« Avant que les Russes n'arrivent, les Allemands ont tout démantelé... Depuis, c'est ce terrain vague, là, devant vous, devant nous... »

« Allez, on avance, sinon on va se refroidir ! », trancha tout à coup le jeune leader joignant le pas à la parole. Et, tout en marchant, David livra des explications à la petite troupe qui demeurait dans un silence aussi déconcerté qu'attentif. Ils avançaient vite...

Il raconta que Kazimierz et Podgórze étaient – il se reprit – avaient été les quartiers juifs de Cracovie jusqu'à la guerre. À cette époque, Cracovie comptait plus du quart de sa population... enfin, dans ces années-là, un Cracovien sur quatre était juif. La route qu'ils étaient à cet instant même en train de fouler, s'appelait Jerozolinska et la première maison, l'étrange baraque grise que Maxime avait tout de suite remarquée tout à l'heure, avait abrité une prison ainsi qu'une salle de torture.

– Mais, cette maison... elle est habitée ! grimaça Charlotte.

– Oui, effectivement, elle l'est... Et la route qu'on a suivie en tout dernier, celle qui a tant fait souffrir Maxime, rue Heltmana. Eh bien, au numéro 22, on a pu voir l'ancienne résidence d'Amon Göth, l'un des directeurs du camp. Le plus terrible...

– Celui qu'on voit dans le film de Spielberg ? *La liste de Schindler*, s'enquit Katell d'un ton qui grimpa pour s'étrangler dans les aigus.

– Oui, c'est ça, c'est lui... répondit David.

– Celui qui tire au fusil à lunette depuis le balcon de cette maison sur les prisonniers dans le camp ?

– Oui, celui-là même.

Yeux bruns de David et yeux bleus ombrés de cils châains de Katell se rencontrèrent quelques secondes.

– Mais alors !

– Alors, ce que tu as vu, c'est cette maison... en vrai. La véritable maison, quoi ! Puisque le film est fondé sur des faits véridiques...

Katell ne sut que cligner des yeux puis, levant ses mains sur les côtés, elle rapporta aux autres qui la pressaient, cette scène du film dont elle avait encore le souvenir le plus précis.

Chemin faisant, cette restitution dura jusqu'à ce qu'ils soient en vue des abords du cimetière.

Devant l'impressionnante entrée du dit cimetière, ils négligèrent l'escalier par lequel ils étaient arrivés, préférant suivre tout droit sur la route.

Quand la jeune femme eut fini, David reprit la parole.

– En 1943, le ghetto de Cracovie, qui était à Podgórze, a été fermé et les survivants de ce qui fut une chasse au gibier juif, ont été emprisonnés à Plaszów. Oui, je dis les survivants, car deux mille personnes ont été tuées durant...

– ... Mais oui !, coupa avec douceur Katell, ça a été l'horreur ! Spielberg le montre dans son film !... Il y a... Il imagine, en plein massacre, un soldat qui joue du Bach dans un appartement !

David acquiesça sans la regarder et continua d'une voix devenue presque monocorde.

– Oui, pendant l'évacuation du ghetto, c'est Amon Göth qui supervisait les opérations. Ce dingue lâchait ses chiens Ralf et Alf et tirait à vue à la première occasion...

À Plaszów, l'espérance de vie était de quatre semaines. Et, comme le déclarait si exactement un des Juifs sauvés par Schindler : « Voir Göth, c'était voir la mort. »

Faut dire que cet Amon Göth tirait sur les gens comme on le fait au ball-trap sur des assiettes...

À son procès, il y a eu un témoignage. Ce taré de mec, ce Göth, avait ordonné que chacun reçoive cent coups de fouet ! Mais tout le monde en reçut plus de deux cents, voire trois cents ! Et le pire est que chaque prisonnier devait compter les coups à voix haute et, si une

erreur était commise, alors les coups recommençaient à partir de zéro... À la fin, le détenu était quasi mort : un amas sanglant, une loque aux chairs coupées...

Une autre fois, il y avait un déporté qui criait horriblement que Göth s'est mis à gueuler plus fort, lui intimant l'ordre de se calmer et de compter. Comment voulez-vous, – il déglutit – que l'homme se calme ! Ni une ni deux, Göth a ramassé la moitié d'une brique qui traînait au sol et lui a asséné un coup sur la tronche.

À la fin des coups de fouet, couvert de sang, le crâne fendu, le pauvre type s'est approché de Göth pour lui dire qu'il avait reçu sa punition. On lui a alors ordonné de partir et, lorsqu'il s'est tourné, Göth a sorti son revolver et lui a tiré une balle dans la tête.

– Mais ce terrain vague, ce champ, tout à l'heure... Impossible de savoir, de se rendre compte des atrocités qui y ont été commises ! se récria Charlotte après un silence atterré.

– Comme les Russes approchaient, une unité a alors été obligée d'exhumer neuf mille cadavres. Oui, neuf mille ! Enterrés dans plusieurs fosses communes pour les brûler, les faire disparaître... Faire disparaître les corps, quoi !

Lorsque cette... chose a été accomplie, tous les membres de l'unité ont été exécutés. Pas un n'en a réchappé ! Pour les nazis, ça allait de soi !

– Donc, pas de témoins ? À la guerre comme à la guerre !, lâcha Cyril tout en léchant nerveusement ses lèvres durcies par le froid.

– Mais oui, ça me revient, ça aussi, c'est dans le film, murmura Katell, les cils baissés sur les yeux.

Après quelque temps, les jeunes gens retrouvèrent le feu des ouvriers au pied de la passerelle. Il crépitait. De grandes flammes orange s'élevaient en faisant frémir l'air.

À la queue leu leu, ils grimpèrent les escaliers sans prononcer la moindre parole.

En haut, David poursuivit son récit, forçant sa voix en raison de la circulation dont la densité s'était accrue sur la quatre-voies, quelques mètres plus bas. Au-dessus d'eux, d'un bleu virant au blanc, le ciel paraissait de plus en plus profond et glacé.

– En janvier 45, on a vidé le camp. Une marche jusqu'à Auschwitz. C'est très simple, ceux qui y ont survécu ont été tués à l'arrivée. Une marche de la mort, quoi ! Fin janvier, les soldats de l'Armée rouge ont découvert le camp, mais totalement vide.

– C'est bizarre, risqua Maxime : en ville, ils vendent la visite Auschwitz à tour de bras et ici, à Cracovie, rien !... Enfin si, l'usine de Schindler.

– Et la pharmacie de l'Aigle aussi, précisa David. On peut la visiter, elle a été reconstituée... Pendant la guerre, le type qui la tenait, a refusé de quitter le ghetto. Ce qui en a fait le seul Polonais non juif à vivre et à travailler à l'intérieur du ghetto de Cracovie. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les habitants. D'ailleurs, Israël lui a attribué, tout comme à Oskar Schindler, le titre de juste.

– C'est quoi, au juste, le titre de juste ? questionna Cyril qui comprima un bâillement.

– Juste parmi les nations... qui ont mis leur vie en danger pour sauver les Juifs. C'est la plus haute distinction honorifique délivrée par l'État d'Israël à des civils – répondit d'un trait David qui souligna : « Il y en a eu plus de six mille pour la Pologne... »

Puis lentement ses lèvres s'entrouvrirent : « Auschwitz, oui... Auschwitz... mais j'ai pu me rendre compte que l'endroit où il y avait Plaszów est difficile à trouver pour un étranger, parce que mal signalé, voire pas du tout !... J'ai tout étudié sur la carte hier soir... Un oncle m'a prévenu avant de partir. Ici, dans cette ville, en dépit du nom du camp clairement noté sur papier, tous les Polonais interrogés lui ont affirmé ne pas le connaître... Et puis, on voit bien que Plaszów reste peu et mal entretenu, enfin un terrain vague, quoi ! »

À présent, la petite troupe avait retrouvé la rue Rekawka en sens inverse, aussi la dévalaient-ils avec prudence à cause de la neige mais avec un certain soulagement de n'avoir pas à fournir d'efforts démesurés.

David se révélait intarissable ; subitement il stoppa et tendit le bras : « Là, Katell, c'est d'ici, d'ici même, tu sais, dans le film, que le personnage qui figure Schindler observe la liquidation du ghetto. Tu te rappelles ? Il est avec une femme. Ils sont à cheval ; ils reviennent d'une promenade et du haut de cette colline, ils assistent au massacre... »

– Ah oui ! Très bien même !, se souvint la jeune femme qui, plissant les paupières, embrassa du regard le panorama offert sur le quartier Podgórze pendant que David, le front tout à coup barré d'une petite ride, l'examinait, elle, avec attention.

Il trouvait qu'il y avait de la gravité en elle, mais une gravité qui ne pesait pas, une gravité presque volatile, quelque chose d'agréablement éthéré.

La descente reprit, silencieuse, taiseuse même. Elle dura, car derrière David, ils s'avançaient à pas retenus, tout en découvrant un autre point de vue sur le Rynek de Podgórze.

Dans le but de dissiper le malaise dont il prit conscience qu'il l'avait créé, David articula quelques mots qu'il voulut légers. Il incita à admirer à nouveau l'église néogothique Saint-Joseph. Sensible aux variations d'ambiance, Katell lui vint très vite en aide en attirant l'attention du groupe sur la beauté des maisons alentour.

Charlotte réagit la première puis on s'accorda, il est vrai, à trouver l'endroit charmant. Et puis, oui, assurément la place présentait une configuration originale et était jolie aussi !

Quand ils y furent, sur cette place, les jeunes gens s'engouffrèrent dans un café-restaurant qu'ils avaient d'abord identifié comme une supérette en raison de la décoration extérieure pour eux insolite : des photos géantes et un peu décolorées de fruits s'étalant sur toute la superficie de la devanture.

Les ramenant à la quiétude, la chaleur de l'intérieur fut accueillie avec des gémissements de plaisir. Les tables avaient leur dessus en formica et les chaises étaient en bois.

On se rendit aux toilettes à tour de rôle, on en remarqua l'extrême propreté. Puis on commanda en gestes et à l'aide de quelques vocables anglais de grandes tasses de café et de chocolat à la serveuse qui était jeune. Et comme il n'y avait aucun portable ni ordiphone, serrés les uns contre les autres, on causa de tout et de rien. Puis Maxime s'étant levé afin d'examiner le contenu du présentoir à mets réfrigéré, on s'entretint de cuisine locale qu'on détailla avec force détails. C'est que, tout à coup, la fringale les avait pris.

*

À propos de Valère Staraselski

Ecrivain et essayiste français, né le 18 janvier 1957 à Créteil, en Île-de-France, Valère Staraselski commence à travailler très jeune et enchaîne différents emplois parmi lesquels serveur, agent hospitalier, documentaliste, maître d'internat, attaché parlementaire au Sénat, chargé de cours à l'université, chef de cabinet dans une mairie, tout en obtenant une licence d'histoire et un doctorat de lettres en 1996 sous la direction de Jean Levaillant, à l'Université de Paris VIII. Il est actuellement Directeur de la culture au sein du comité d'entreprise des industries électriques et gazières.

Valère Staraselski est membre du comité d'honneur de la *Société des Amis d'Elsa Triolet et Aragon* et membre du Conseil Scientifique de la *Fondation Gabriel Péri*.

Il est l'auteur de plusieurs romans, parmi lesquels *Un homme inutile* (1998), *Nuit d'hiver* (2008), *L'adieu aux rois* (2013) et *Sur les toits d'Innsbruck* (2015), de nouvelles et d'essais, en particulier sur Louis Aragon et la Fête de l'Humanité à Paris.